2e Série. — N° 44 DEUX RONDS Du 22 au 29 Août 1897

ABONNEMENTS France { Un an ..... 6 f / Six mois ..... 3 / Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an ..... 8 » / Six mois ..... 4 » / Trois mois ..... 2 »

ASSASSINAT D'ANGIOLILLO

PAR LE GARROT!

TUYAUX SUR SA VIE ET SON PROCÈS

Peau pour Peau!

A l'heure où je tartine, l'assassinat d'Angiolillo est peut-être accompli.

Oui, peut-être !... Car on ignore quand et comment les bandits d'Espagne exécuteront le meurtrier de Canovas.

Ils se sentent tellement exécrés du populo qu'ils n'ont pas osé le condamner et le frapper au grand jour.

Son procès a été baclé en catimini, loin du public, sans que personne ait été prévenu de l'heure.

De même, c'est au fond de la prison qu'aura lieu — ou qu'a eu lieu — son exécution.

Ces cachoteries ne sont pourtant pas la coutume en Espagne; habituellement, les assassinats légaux s'y commettent en public : ils sont annoncés d'avance et perpétrés en grande pompe, devant la foule attroupée. Le garrot, ce hideux outil de mort qui s'harmonise bougrement avec toutes les horreurs de l'Inquisition est alors dressé sur une estrade, au milieu d'une vaste place.

Pour qu'exception soit faite en faveur d'Angiolillo, pour qu'on se décide à le tuer dans l'ombre, il faut que les dirigeants d'Espagne se rendent un sacré compte de l'antipathie et de la haine qu'ils inspirent aux bons bougres.

Craignent-ils que, si leur victime était frappée en public, le populo en colère y mette le hola et, tirant des griffes du bourreau l'exécuteur de Canovas, lui sauve la mise et le porte en triomphe?... Peut-être !

Mais foutre, que les chameaucrates ne se montent pas le job : ce n'est pas l'étranglement d'Angiolillo qui les sortira du pétrin. Ce bain de sang ne redonnera pas des forces à la royauté agonisante.

Si affreuse que soit la mort d'Angiolillo, elle était prévue : lui-même l'avait escomptée, sans illusions.

Peau pour peau !

En échange de sa vie, qu'il a sacrifiée placidement, il s'est octroyé celle du grand Inquisiteur Canovas.

Le troc a-t-il été équitable ?

Il ne semble pas !

Angiolillo a plus donné qu'il n'a pris !

Canovas était un monstre, un être des anciens âges, éclos dans le monde moderne où ses instincts carnassiers se sont donnés libre carrière, sillonnant le XIXe siècle d'une large trace de sang.

Son meurtrier, au contraire, tous ceux qui l'ont approché s'accordent à le montrer doux et rêveur et ils vantent son amabilité; il était jeune, farci de jugeotte et d'instruction et pouvait espérer se tailler une riche place dans l'existence.

Il a préféré trancher son avenir, rendre au néant toutes ses qualités : il a collé dans un plateau de la balance fatale ce vieux bouc de Canovas, — il s'est fourré dans l'autre..., et le plateau a penché en sa faveur !

Alors, Angiolillo n'a pas marchandé ni barguigné :

Peau pour peau !... Sang contre sang !...

Il ne s'est pas préoccupé s'il perdait au change et si, en retour de son sang rouge de prolo, il n'obtenait que du pissat d'inquisiteur !

Michele Angiolillo

Avant de raconter le passé d'Angiolillo, quelques détails caractéristiques sur son attentat ne sont pas superflus :

Sûrement, plus d'un bon bougre a dû être épaté de la facilité avec laquelle il a pu approcher Canovas. C'est vrai que ça se pas-

sait dans un établissement de bains où, forcément, l'*étiquette* est un tantinet fichue au rancard.

Il n'en faudrait pourtant pas conclure que le grand inquisiteur Canovas se baladait tout seulet, les mains dans ses poches, kif-kif un campluchard qui s'en va reluquer dans son jardin si les choux commencent à ramer.

Foutre non, Canovas n'était pas livré à lui-même !

Il était sous la continuelle surveillance de la pestaille qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Quand Angiolillo a tiré ses coups de revolver, juste à deux pas derrière lui, se tenait en surveillance le commissaire de police chargé de garder Canovas. Et ce quart-d'œil n'était pas seul! A cinq pas de là, un lieutenant de pandores, chargé du même service, montait la garde lui aussi.

Et cette surveillance rigoureuse n'a pas empêché Canovas d'être frappé!

—o—

Après son arrestation, Angiolillo a été conduit de Santa Agueda à Vergara où il a été emprisonné.

« Mon calvaire commence, a-t-il déclaré, je le savais; peu importe!

« Le prêtre essaiera de me convertir; on fera toutes les comédies habituelles. Je me rappelle bien ce qu'on a fait aux autres... »

Et, sans émotion, avec le calme d'une conscience tranquille, il a attendu que sonne sa dernière heure.

Par exemple, ce qui l'a bougrement canulé, c'est quand il a vu appliquer toute la séquelle ratichonnesque : « Voilà des gens qui vont bien me fatiguer! » qu'il s'est exclamé.

Dam, les visites des pères dominicains étaient intéressées : ces sacs-à-charbon auraient voulu le convertir au crétinisme. Ils ont pu se fouiller! S'il y a eu quelqu'un de démonté, ça a été eux : avec un imperturbable sang-froid et une érudition épatante, Angiolillo leur a rivé leur clou de riche façon.

Et ces jean-foutre ratichonnesques qui ont inscrit à leur programme « secourir les prisonniers » n'ont cherché qu'à le faire souffrir.

Si ces maudits frocards avaient osé, ils lui auraient appliqué la torture avec jubilation, — mais ça se serait su !

Et ce n'est que ça : la peur de l'indignation de l'Europe qui a fait rentrer les griffes aux monstres inquisitoriaux.

Alors, de dépit de ne pouvoir le torturer carrément, ils ont essayé — par des mesquineries de jésuites, — de faire pâtir le prisonnier : au lieu de lui passer des bouquins potables pour l'aider à passer le temps, ils lui ont fourré de sales petits livres farcis de momeries.

—o—

Quand le juge instructionneur s'est amené à la prison, pour tirer les vers du nez d'Angiolillo, celui-ci a commencé par lui faire la déclaration suivante :

« On dira que je suis un assassin, un criminel féroce, ce qui est inexact ; j'ai fait un grand bien à tout le monde. »

Ensuite, il a affirmé avoir fermement ruminé son acte et il a ajouté que c'est pour venger les anarchistes de Barcelone, fusillés en vertu des arrêts de la juridiction militaire qu'il a frappé Canovas.

Il avait d'abord été décidé que le conseil de guerre devant prononcer la sentence de mort contre Angiolillo se tiendrait lundi dernier.

Puis, au dernier moment, pour éviter l'affluence du populo, c'est dimanche matin que, sans avertissement, s'est réuni le tribunal.

Six galonnards, présidés par un colonel, formaient la bande jugeuse.

Sous forte escorte de pandores, Angiolillo a comparu devant eux ; après la lecture de l'acte d'accusation, connaissance a été donnée de la déclaration écrite d'Angiolillo :

Dans cette déclaration, l'accusé raconte qu'il quitta Foggia en Italie, en 1895, pour se rendre à Marseille et après à Barcelone où il prit le nom de José Santos. Il ne s'occupa pas d'anarchie tout d'abord ; il en parla pour la première fois à Corominas et retourna à Marseille d'où il fut expulsé. Il alla alors en Belgique, ensuite à Londres. Lors de l'exécution de Montjuich il conçut son attentat, sans chercher, ni sans avoir de complices.

Sa résolution bien arrêtée il rentra en Espagne, vint à Madrid et suivit Canovas à Santa Agueda. C'est là qu'il le frappa!... Et il ajoute que, seules, la passion et la vengeance ont armé son bras.

L'avocat bêcheur a ensuite tenu le crachoir : il a qualifié l'exécution de Canovas d'assassinat avec préméditation et de traîtrise contre l'autorité constituée; puis, se basant sur une kyrielle d'articles du Code il a réclamé la peine de mort par le garrot.

Angiolillo avait refusé de se choisir un avocat, — sachant bien que c'était de la foutaise. On lui en avait collé un d'autor : le lieutenant d'artillerie Gorria.

Piètre défenseur! Il avait, au préalable, dû soumettre aux jugeurs sa plaidoirie afin qu'il ne puisse rien baver de choquant.

Y avait pas de pet! Le pauvre défenseur a commencé par débagouler un éloge faramineux de Canovas et il ne lui est plus resté de salive pour prouver qu'Angiolillo était fou à lier et méritait l'indulgence des jugeurs.

Pendant toute cette macabre fumisterie, Angiolillo écoutait attentivement ; quand tous les baveux ont eu fermé leur robinet il a demandé la parole.

D'une voix claire, sans émotion, il a nié être complice des prisonniers de Montjuich et a affirmé n'avoir jamais assisté à des réunions secrètes à Barcelone, pour la simple raison que ces sacrées réunions secrètes sont une invention de la police.

Il expose ensuite ses idées; mais le chef du comptoir lui coupe la chique, l'avertissant que s'il ouvre le bec de questions étrangères à l'attentat, il lui enlèvera la parole.

Et c'est malgré les interruptions et les gueuleries de ce maudit galonnard qu'Angiolillo arrive à déclarer qu'en frappant Canovas, il a voulu atteindre le monstre qui a rétabli l'Inquisition et qui, aux Philippines et à Cuba, s'est rendu exécrable par son despotisme.

Le président. — Cela n'a rien à voir avec le crime que vous avez commis.

L'accusé. — J'ai besoin de me justifier.

Le président. — Cela n'est pas se justifier. D'ailleurs, vous ne convaincrez personne de vos doctrines.

Et comme Angiolillo, ne voulant pas se laisser imposer silence, clamait ses raisons de plus belle, le chef du comptoir le fit empoigner par les pandores et, ficelé comme un boudin, on le ramena à sa cellule.

Dès lors, la jugerie a été comme sur des roulettes : en deux temps et trois mouvements, la peine de mort a été prononcée!

—o—

Pour que la sentence soit devenue exécutive il a fallu l'approbation de la cour suprême militaire, — association de malfaiteurs de la haute qui perche à Madrid — et, en outre, celle du conseil des ministres.

Mais, tout ça, c'est des formalités..., et rien que ça!

C'est dans le plus grand calme qu'Angiolillo a attendu la fin de cette comédie sanglante : sa sérénité ne l'a pas abandonné une minute; depuis sa condamnation il a bien bouffé, bien digéré et mieux roupillé.

La reine d'Espagne et tous ses ministres peuvent-ils en dire autant?

LE PASSÉ D'ANGIOLILLO

Michele Angiolillo naquit à Foggia (Italie) le 5 juin 1871.

C'est à peine si, avant de partir au service il avait quelques vagues notions du socialisme.

C'est à la caserne qu'il devint anarcho : il fut le spectateur et la victime de tant de crapuleries que ça ne fit pas long feu. Ne pouvant le plier à la discipline, les galonnards lui tombèrent sur le poil et l'envoyèrent au Biribi italien.

Son service fini, il revint à Foggia, se fit typo et prit une part active à la propagande anarchote : il fut poursuivi pour la publication de manifestes et, pour éviter la prison et le « domicile forcé », il joua de la fille de l'air.

C'était en 1895. Il s'amena à Marseille mais n'y fit qu'un petiot séjour : il fila sur Barcelone où il resta quelques mois, turbinant de son métier de typo.

Il quitta l'Espagne au moment des arrestations en masse et retourna à Marseille d'où il fut vivement expulsé.

Réfugié à Bruxelles il trouva de l'embauche à l'imprimerie Brismée; seulement, le pauvre gas n'était guère calé, car son trimballage continuel l'avait empêché d'apprendre son métier à fond. Aussi, il ne gagnait pas épais dans sa journée! Mais, bougrement sobre, Michele ne grouma jamais contre sa dèche.

La *Réforme*, un quotidien belge qui a fait une enquête sur son compte a publié une longue tartine d'où j'extrais les tuyaux suivants :

« Les anciens compagnons de l'imprimerie Brismée ont conservé le meilleur souvenir de cet homme qui était d'une grande douceur, d'une politesse exquise et n'avait aucun vice. Sa besogne terminée, Angiolillo rentrait dans la petite maison de logement des environs de place de Bavière où il habitait et il occupait tous ses loisirs à lire des livres...

Angiolillo était d'allures distinguées, ses anciens camarades disent même aristocratiques. Son visage était de forme élégante et il avait le teint plutôt pâle. Il portait des lorgnons. Sa mise était soignée : il était vêtu d'un pardessus clair; au début de son séjour ici il se coiffait d'un chapeau noir de feutre mou à larges bords. Ce chapeau il le quitta sur le conseil d'un de ses compagnons, qui l'engagea à ne se faire remarquer d'aucune manière... »

D'autre part, la citoyenne Sorgue a publié dans la *Petite Rép* une interview du prote de chez Brismée, Maès, qui n'a conservé d'Angiolillo que de bons souvenirs et aussi l'appréciation d'un jeune typo que je colle ci-dessous :

« Le « macaroni » — c'est ainsi que nous avions baptisé l'Italien — était, on peut le dire, un bon zig. Tenez, quand nous voulions nous offrir une tournée, si le gamin était en courses, Angiolillo courait vite chercher la bière à l'estaminet d'à côté et nous la servait avec son triste et doux sourire. Quoiqu'il eût payé sa part des consommations, il refusait de la boire. Epatant comme sobriété, ce garçon-là! On se moquait de son maigre ordinaire. Quand il venait, on lui demandait : donne nous le menu de ton repas. Toujours la même réponse : « du pain et du fromage et un verre de faro »; quant à l'alcool, il ne voulait même pas y toucher, « par principe » disait-il.

Et le jeune typographe, d'ajouter :

— Nous l'aimions tous beaucoup le pauvre « macaroni! »

C'est vers le 15 avril qu'Angiolillo quitta Bruxelles où la police le menacait d'expulsion. Il se rendit à Londres où il ne fit pas un long stage.

Sous l'influence des persécutions policières, se voyant traqué partout, il résolut d'en finir : il gagna Madrid.

On sait le reste : il suivit le grand inquisiteur Canovas à Santa Agueda, et, trouvant le moment opportun, il le frappa!

Platitude Républicaine

Les mufles crapuleux qui, en France, tiennent la queue de la poêle gouvernementale, ne savent quoi foutre pour prouver leurs sympathies aux inquisiteurs d'Espagne.

A la frontière, comme il y a quantité de pauvres bougres qui se tireflûtent, — soit à cause de leurs idées, soit parce qu'ils n'en pincent pas pour être troubades et aller crever à

Cuba, — la police française fiche le grappin sur les espagnols qui s'amènent et, sur leur mine, — sans le moindre motif, — on expulse les uns et on parque les autres, loin des Pyrénées, avec défense de quitter le patelin qui leur a été fixé comme résidence.

Ah mais, c'est pas pour des prunes que nous sommes en république !

Nom de dieu, y a de quoi vomir, tellement sont dégueulasses nos charognes gouvernementales !

—o—

A Paris, la pestaille ne reste pas inactive non plus : outre Tarrida del Marmol qui a été expulsé la semaine dernière, un autre cubain, Manoël Plana, a été foutu hors du territoire de notre putain de république.

Plana est un cubain sur qui les espagnols fichèrent le grappin l'an dernier et qu'ils déportèrent aux îles Zalfarynes, dans la Méditerranée.

Là, le gas se lia avec José Garcia, fils du général cubain, et déporté aussi; tous deux manigancèrent un plan d'évasion et, le 3 août dernier, ils furent assez bidards pour débarquer en Algérie.

Ils se croyaient sauvés, — je t'en fous !

Plana, qui est un simple républicain — et qui se croyait sur une terre républicaine—s'amena tout flambard à Paris.

A peine débarqué, la police lui fichait le grappin dessus et on l'expulsait.

C'est asssez crapule, hein ! Eh bien, les camaros, cette expulsion vous semblera, avec beaucoup de raison, le comble de l'ignoble, quand vous saurez pourquoi Plana avait été déporté par les espagnols.

Je pige l'histoire dans un quotidien bourgeois :

Etabli pharmacien à Bayamo, Plana était fiancé, l'année dernière, dans la même ville avec une jeune Cubaine à laquelle un officier espagnol de l'armée d'occupation faisait une cour assidue. Apprenant que le mariage de Manoël Plana et de sa fiancée devait être prochainement célébré, cet officier attira la jeune fille dans un guet-apens et en abusa. Quand il eut connaissance du crime commis, Plana se rendit auprès du général Weyler, lui raconta les faits et lui demanda justice; mais le général espagnol, sans autre forme de procès, le fit arrêter et l'envoya rejoindre les Cubains, prisonniers pour faits politiques. »

Et voilà pourquoi et comment Plana a été déporté.

Hein, les copains, ai-je raison de dire que nos salauds de républicains ont atteint le comble de l'ignominie !

PÉTARADE TANNANTE

C'est désormais réglé comme du papier à musique : de même que Féliskoff a ses larbins, son Montjarret et son protocole, il a aussi son artificier.

Le type, un merle de la bande à Puybaraud a pour spécialité de faire esclaffer des pétards de deux sous, quand Féliskoff se déplace, — mais faut qu'il ait bougrement soin de n'allumer sa fusée que quand le Tanneur National ne risque pas d'être mouché.

Par ce procédé pétardier, Féliskoff espère ramener sur sa fiole l'attention et, en se posant en victime, le couillon s'imagine devenir intéressant.

Or, donc, mercredi matin, le Tanneur à la manque s'amenait à la gare du Nord,

Partant pour la Russie!

Il était dans le train depuis au moins cinq minutes, son escorte s'était tirefiûtée, les badauds avaient tourné les talons, quand :

Patarouf!... Un pétard venait d'esclaffer boulevard Magenta.

Et les quotidiens de gueuler « à l'attentat ! »

Espèces de chieurs d'encre, vous savez bien de quoi il retourne : cette pétarade est de même farine que celles du Bois de Boulogne et de la Concorde.

Ça n'a qu'un but : faire du bruit... et donner à la police l'occasion de fiche quelques bons fieux au bloc.

CRIMES MILITAIRES

Vers les derniers jours d'avril, au 11e bataillon alpin, une brute dont le *Père Peinard* a jaspiné, l'adjuvache Stofatti, réussissait à tuer un troubade, le chasseur Rivory.

Son crime était prémédité depuis longtemps. Depuis l'arrivée des recrues de la dernière classe, Rivory avait été le souffre-douleur de l'adjuvache.

Rien n'était épargné au pauvre diable : corvées supplémentaires, nuits de planche, injures, coups de botte et coups de plat de sabre à la manœuvre, coups de bâton en marche — sans compter ce que les autres gradés, placés sous les ordres du Stofatti, faisaient endurer au pauvre gas.

Si bien que, au retour d'une marche, où les coups avaient été prodigués avec opulence, Rivory cassait sa pipe.

Ça fit un tantinet de potin.

Le père du malheureux se rendit auprès de quelques grosses légumes d'Annecy qui étaient au courant de la mort de son fiston et implora ces derniers afin qu'on lui « rende justice ».

Près de quatre mois se sont écoulés depuis ces événements. On a fait la traditionnelle enquête et, turellement, elle a abouti au blanchissage de la brute Stofatti.

—o—

C'est le conseil de guerre de Grenoble qui avait à se prononcer : il n'a pas barguigné! Il a acquitté l'adjuvache Stofatti, — quant à la victime, Rivory, il est mort d'indigestion..., ça ne fait pas de doute!

Le conseil de guerre de Grenoble a bien mérité de la gradaille : il est resté dans la note !

De même cet autre adjuvache, Amiel, de la 2e compagnie de discipline, à Biskra, qui tua d'un coup de flingot, le clairon Joly, fut, on s'en souvient, acquitté avec un brio épatant par le conseil de guerre de Constantine;

De même, les assassins du soldat Chédel sont sortis blancs comme neige de la salle d'audience de Tunis;

Et ça a été kif-kif pour tant d'autres criminels galonnés qu'il serait trop long de citer!

Donc, l'acquittement du Stofatti continue la série.

La voilà la « justice » que tu réclamais, père Rivory!

Si, jusqu'à ce jour, tu n'étais pas fixé sur les agissements de la gradaille, tu sauras désormais qu'entre les traîneurs de sabre il existe une étroite solidarité faite de tous les cadavres des fistons — comme le tien! — tombés sous les coups de ces bandits, et que pas même l'horreur d'un crime ne peut désunir!

Le conseil de guerre de Grenoble t'a prouvé, vieux papa, que ton fiston est mort d'avoir trop bouffé de fayots et que le Stofatti était rempli d'égards envers lui, l'a soigné tant et plus.

Son acquittement le démontre mieux que tout. Essuies tes yeux : ton gas a été un bidard, il est mort pour la patrie! — ainsi que tant d'autres! — et au lieu de larmoyer tu devrais en être fier.

—o—

Un autre souffre-douleur qui est mort aussi probablement d'indigestion, c'est le disciplinaire Jouguet.

Lui aussi, comme Rivory, a fait exprès de casser sa pipe! Ce malheureux servant de Tête de Turc aux ignobles qui remplissent les cadres de ces bagnes en a vu de toutes les couleurs.

Un jour qu'il était occupé à des travaux de terrassement, à Aïn Sefra, un chaouch, le sergent Pétriski lui lança, à toute volée, une pierre dans les jambes.

Comme Jouguet, blessé, disait à l'immonde corse qu'il se plaindrait à qui de droit, le chaouch lui fit cette réponse :

« Je vous ai lancé cette pierre pour vous avertir de ne pas verser la terre à cet endroit : du reste, si vous avez l'intention de réclamer, cela ne vous servira à rien. Vous savez qu'ici *il faut se taire* et que la raison du plus fort est toujours la meilleure. »

Cette crapule avait foutre bien raison! Le pauvre Jouguet en fit l'expérience : il réclama... et récolta trente jours de prison que son capitaine, un nommé Lassalle, lui administra en les assaisonnant d'injures.

Le troufion, voulut, expérimentalement, se rendre compte si *la raison du plus fort* est dans les hauts échelons de la gradaille, comme chez ses chefs directs, la seule connue.

La preuve ne se fit pas attendre : le général doubla sa dose de prison!

Et Jouguet en endura de cruelles : la prison et la cellule tombèrent dru, avec l'accompagnement des crapuleries habituelles.

On peut en juger par le becquet suivant, extrait d'une des babillardes qu'il écrivit :

« C'est d'une cellule que part ma plainte. Voilà *quatre mois* que je suis à ce honteux régime; la faim, la solitude, la privation d'air et de lumière, le lit de bois, tout a été employé pour abattre mes nobles idées qui n'ont fait que grandir.

» L'on a même tenté des moyens infâmes pour se débarrasser de moi devant un conseil de guerre.

» Il vous semble peut-être impossible qu'un homme puisse en être passible pour un acte complètement en dehors de sa volonté. Cela existe cependant... »

Ce que signalait le pauvre bougre n'est pas nouveau! On peut même dire que le conseil de guerre n'a été inventé par les galonnés que pour se débarrasser des gêneurs..., qu'ils soient ou non coupables.

Rien de plus simple que de faire *tourner* un malheureux : outre les *gestes et menaces*, le *refus d'obéissance* est le truc le plus usité.

Pour les punis de prison, c'est au peloton que ça se passe : le gradé qui surveille le *bat* ordonne à sa victime de rester immobile sur un mouvement du maniement d'armes..., quand ses membres s'ankylosent, que la douleur lui fait lâcher la position, le tour est joué!

La victime n'a pas continué le peloton, a refusé d'obéir : c'est deux ans de prison!

En cellule, c'est tout aussi ignoble : le chaouch laisse le pauvre bougre sans eau et quand il le juge assez exaspéré par la privation, le crapuleux s'amène, accompagné de deux témoins — des belles bourriques — et met les fers au cellulaire.

S'il proteste, on lui ordonne de se taire.

Alors, le victimé prend à témoin les deux flaire-fesses, leur fait observer qu'il n'est nullement en état de fureur pour qu'on lui mette les fers.

On lui ordonne à nouveau de taire sa gueule.

S'il ferme son bec, on se moque de lui, on l'injurie et par un chinage qui surexcite, le gradé obtient ce qu'il voulait : une troisième réponse.

Sur ce l'affaire est baclée! Un rapport des deux faux témoins, dicté par le chaouch lui-même, est envoyé au capitaine qui, le lendemain, colle le malheureux en prévention de conseil!

Que d'atrocités se déroulent ainsi dans ces enfers!

—o—

Mais revenons à Jouguet. Un jour, pour se distraire, Jouguet chantonna dans sa cellule.

Illico on lui mit les fers et son capitaine vint le voir et fit le bel esprit.

Il est costaud tout plein, ce capitaine Lassalle qui, sanglé dans son dolman, puant l'absinthe et l'essence de roses — parfum chéri du personnel des boîtes à gros numéro — s'en vient près de ce prisonnier, entravé comme une bête fauve, et se paye sa tête pour la plus grande joie du chaouch qui, les clés des prisons et le revolver en sautoir, sourit béatement aux facéties du noble capiston.

Oh! le riche dompteur! Le brave officemar!

Sa bravoure a dompté le soldat Jouguet : il a tant commandé qu'on fourre en prison, en cellule, aux fers, cette forte tête, coupable d'avoir des idées socialistes dans le siphon que le malheureux y a laissé sa peau.

Le capitaine Lassalle passera-t-il en conseil de guerre pour répondre de la mort de Jouguet ?

A quoi bon!

On a assez vu de ces sinistres comédies, ce n'est pas la peine que les culottes de peau repiquent au truc : s'il y a encore des jobards pour réclamer une enquête sur la mort de Jouguet, ça prouve que ces protestataires ont le comprenoir bouché à l'émeri.

Le conseil de guerre ne manquerait pas de déclarer que Jouguet qui, en cellule, ne bouffait qu'un jour sur quatre est mort — kif-kif Rivory — d'une indigestion de fayots.

Y a donc pas à se faire d'illusions : y a pas à réclamer des enquêtes, à exiger la répression des férocités et des crimes de la gradaille,

Il n'y a qu'à se convaincre que ces horreurs sont la conséquence logique du militarisme — et à manœuvrer en conséquence !

PITRERIE ROYALISTE

C'est le cas de gueuler en chœur, avec MacNab :

On n'en finira donc jamais
Avec ces nom de dieu de princes!..,

Quelle vermine, dure à détruire, mille charognes!

Voici que ça revient sur l'eau cette sacrée engeance royale,

Oh, tout en douce, sans grands flaflas, — ça se glisse comme une couleuvre sous les herbes, — ça prend pied dans l'opinion publique et, si on n'y met le hola, un de ces quatre matins on s'éveillera avec un prétendant de plus.

Au fond, ç. ne fera ni chaud ni froid, car la saison où les prétendants pouvaient espérer régner est finie, — bien finie!

Ce n'est pas quand on met en doute, non seulement la forme gouvernementale, mais le principe d'autorité lui-même ; quand on en arrive à vouloir réaliser une société sans Etat ; ce n'est pas à cette heure là qu'un prétendant a chance d'empaumer le populo.

N'importe! Malgré qu'un prétendant ne soit pas un danger réel, c'est canulant d'en voir germer de nouveaux, simplement parce que c'est un signe de pantouflerie chez certains.

Ceux-là qui, aux rodomontades d'un prince, n'empoignent pas des pommes pourries, des trognons de choux ou de la bouse de vache pour lui courir après, en gueulant « à la chienlit »,

Ceux-là se rendent complices de sa propagande réactionnaire.

C'est le cas de tous nos opportunards et radicaillons!

Et ça prouve que leur républicanisme n'est qu'un badigeon tricolore sous lequel ces flaire-fesses cachent leur platitude.

Faut entendre ces larbins clabauder sur les frasques du mec qu'ils appellent Henri, — Riri d'Orléans!... Comme d'autres se qualifient : Henri de la Maubert ou Jacquot de la Villette.

Comme quartiers de noblesse, ça se vaut!

Pour ce qui est de bibi, s'il me fallait choisir, je préférerais boire chopine avec un dos de la Maubert qu'avec le nom de dieu de prince.

Et pourtant, s'il y a quelque chose qui me dégoûte, c'est les marlous, — de purs bourgeois qui vivent du *travail* des femmes. Et ils ne sont malheureusement pas les seuls : tous les patrons sont logés à même enseigne, — ils s'engraissent de la prostitution du populo!

Je dis donc que s'il me fallait choisir entre la fréquentation d'un prince et d'un marlou, mes préférences iraient au marlou de barrière, qui, lui au moins, a l'excuse de l'ignorance et de la misère.

—o—

Les républicains ne sont pas de mon avis.

Il s'en faut, cré pétard! Y a qu'à ouvrir leurs quotidiens pour s'en convaincre : toute la semaine les journaux ont fait un pétard monstre au sujet des duels du « prince » Henri.

Voici de quoi il retournait : étant en balade chez Ménélick, le nom de dieu de prince a débiné des galonnés italiens, les a traités de fracasseurs et de foireux.

Du coup, mince d'émotion en Italie : c'était à qui, parmi les galonnards, se ferait de la réclame en provoquant Henri en duel.

Finalement, c'est entres princes que ça s'est dévidé. Les deux batailleurs ont ça de commun que, n'étant pas enfants naturels, au lieu de porter, comme tout le monde, le nom de leurs paternels, ils sont affublés d'un nom de ville.

L'un se fait qualifier « d'Orléans » comme le vinaigre,

L'autre « de Turin » kif-kif le vermouth.

Inutile d'ajouter que ces deux terribles duellistes ont eu bougrement soin de ne pas se faire de bobo, — encore moins de s'embrocher tous deux,

Ce qui eut déblayé le terrain de sacrée façon..., et aurait été le seul moyen de se faire prendre au sérieux et de jouir, — une fois morts — sinon de l'estime, du moins de l'indifférence populaire, au lieu de la haine que — aussi longtemps qu'ils vivront, — leur doit le populo.

—o—

Les duels du prince Henri devaient être un chapelet interminable.

Ah ouat, c'était du pur chiquet : ça s'est réduit à un duel aux épingles, — tout en gros!

Ça a été le second acte de la fumisterie réclamière emmanchée par ce moineau prétentieux et prétendant.

Le premier acte a été l'histoire pétaradeuse et mensongère de ses voyages en Orient.

Le type est d'ailleurs un finaud! Il a compris son époque, s'est rendu compte que les parasites qui vivent en simple vermine aux crochets du populo commencent à être salement méprisés.

Aussi, au lieu de se poser en grand mec, noceur et feignasse, kif-kif le Totor de la Badingueusaille, il a tiré des plans pour nous taper dans l'œil, en se dévoilant un homme utile.

S'il n'avait pas caressé d'arrières pensées ambitieuses il se serait borné à aller planter des choux dans ses vastes domaines ou à s'atteler à un turbin quelconque, sans masgnes et sans flaflas.

Mais alors, il fut redevenu un homme comme le commun des mortels.

C'est justement ce qu'il ne voulait pas!

Le salopiaud voulait se mettre *hors rang*, non en vertu de ses parchemins, mais par le prestige de ses qualités.

C'est rudement roublard!

Eh donc, il a foutu le camp en Asie, il a baguenaudé aux cinq cents mille diables, sans plus se la fouler qu'un habitant de la Butte Montmartre qui, grâce au tramway, s'en va à l'île St-Ouen. Puis, une fois revenu, il nous a débité des bourdes carabinées, farcissant d'aventures et de découvertes prestigieuses le récit de sa vulgaire balade.

Le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin! » s'est vérifié un coup de plus.

Grâce à tout le battage fait par les chieurs d'encre de la presse, on a coupé dans les racontars du prince. Et Félisque, pour lui prouver ses sympathies, l'a marqué d'une wilsonienne.

Et le prince a nagé vers la gloire!

Des bons bougres qui perchent en Cochinchine — autrement dignes de foi, puisqu'ils sont désintéressés, que le nommé Henri — ont donné un démenti formel à ses histoires de voyage : ils ont affirmé que, là-bas, il s'est contenté de vadrouiller ferme et que ses aventures se sont bornées à des parties carrées faites, non dans des endroits déserts et sauvages, mais dans les coins où s'en vont nocer les richards.

A ces affirmations véridiques, notre nom de dieu de prince n'a pas opposé le plus petit démenti : il a posé sa chique et a fait le mort!

Y a donc pas d'erreur : ses voyages, c'est comme ses duels, — de la réclame roublarde.

Et c'est pourquoi, les bons bougres doivent le traiter en prince — et non en homme : les princes ça se reçoit avec des pommes pourries, des étrons confits..., ou des coups de pied dans le foiron!

Le Sang des Martyrs

Par Jules Jouy

(A propos de l'exécution des anarchistes de Chicago, 11 novembre 1887).

Croyant étrangler les pensées,
Les bourgeois pendent les penseurs.
Malgré les potences dressées,
Les pendus ont des successeurs.
Vous pouvez viser les idées
Et les abattre, dans vos tirs :
Elles grandissent, fécondées
Par le sang des martyrs.

Exploiteurs des deux hémisphères,
Russes, Français, Américains,
Négriers, tripoteurs d'affaires,
Monarchistes, républicains,
D'un bout à l'autre des deux pôles,
Contentez vos secrets désirs :
Plongez-vous, jusqu'aux deux épaules,
Dans le sang des martyrs.

C'est par vous que, couvrant la plaine,
Pousse la moisson de demain ;
C'est par vous que la gerbe est pleine
D'épis gras pour le genre humain.
L'idole, dans son temple immense,
Grandit par la mort des fakirs.
Les semeurs, c'est vous ; la semence,
C'est le sang des martyrs.

A COUPS DE TRANCHET

Panama justiciard. — Il y a quelques semaines j'ai allongé un coup de tire-pied à la séquelle justiciarde qui, en face des comptoirs du Palais d'Injustice, avait ouvert des sous-comptoirs où se faisait le commerce des ordonnances de non-lieu.

Comme le scandale menaçait de prendre les proportions d'un Panama judiciaire, la gouvernance a étouffé l'affaire : les quelques gratte-papiers qui ont été arrêtés et qu'il n'y a pas eu mèche de relâcher en douceur ont été condamnés pour la frime.

Ils ne feront pas leur prison, — peut-être même sont-ils déjà en liberté.

C'est qu'aussi ils en savent bougrement long! L'un de ces types, un greffier de juge instructionneur, gueulait : « *Si on me touche, j'envoie une demi-douzaine de magistrats à Mazas...* »

Et dire que c'est ces jean-foutre-là, abominables scélérats, qui, au nom de la morale condamnent les pauvres bougres!

Zut alors! C'est rien malpropre la justice!

Bon voyage! — Il est décidément bougrement dangereux de se trouver sur le passage de Féliskoff.

A Dunkerque où le tannant Tanneur est allé s'embarquer pour la Russie on a encore arrêté un pauvre bougre, sous prétexte qu'il a tenu des *propos malsonnants* à son égard.

N'y a-t-il eu que cette unique victime?

C'est peu probable!

Enfin, voilà Feliskoff en route pour Pétersbourg... Si seulement le tsar pouvait le garder, — ou l'expédier en Sibérie...

Quel débarras!

DRAMES D'USINES

« Qui sème le vent récolte la tempête! «

C'est ce dont les exploiteurs ne se rendent pas assez compte, sans quoi ils fileraient plus doux et seraient plus mielleux avec les pauvres bougres qu'ils ont sous leur coupe.

Les jean-foutre tablent trop sur la bonhommie du populo qui est tout plein incommensurable : y a derrière nous une telle kyrielle de siècles d'exploitation que le pli semble définitif et que les richards ne peuvent pas se faire à l'idée que le populo puisse rêver être autre chose qu'un troupeau de ruminants sans volonté.

Les types ont tort!

Si bonnes poires que soient les turbineurs, un jour vient où la dose d'avanies, de rosseries et de misères que les capitalos et leurs larbins leur font endurer est trop considérable.

Alors, le jus de chique qui circule dans les veines des peinards se fout à bouillonner ferme et vire vivement en sang rouge de révolté.

Pour lors, gare la casse!

A la moindre provocation le ressort se détend et le prolo fonce, kif-kif un taureau furieux, sur l'ennemi qui l'a asticoté.

C'est arrivé — au moins deux fois — pas plus tard que la semaine dernière : primo, à Puteaux ; deuxièmo, en Belgique.

—o—

A Puteaux, c'est une gironde ouvrière d'une fabrique de caoutchouc du quai National qui a foutu, à bout portant, trois balles dans la sale carcasse d'un contre-coup.

Puis, croyant l'avoir escoffié, la pauvrette a tourné son rigolo contre son cœur et a fait feu ; heureuseusement, un bouton de son corsage a fait cuirasse et la pauvrette ne s'est qu'éraflée.

Quant au sac-à-mistoufles, sur les trois balles, une seule l'a mouché dans le dos et il en réchappera.

Les raisons de ce drame?

Oh, c'est pas compliqué : le contre-vache ayant trouvé l'ouvrière à son goût lui fit du plat ; mais la gosse ne voulut rien savoir et envoya paître le birbe.

Alors, le salaud ne tourna pas autour du pot : il expliqua à la pauvrette que, kif-kif Mac-Mahon, elle devait « se soumettre ou se démettre..., » accepter ses caresses ou être saquée.

Devant la perspective de la misère, la malheureuse ne résista pas : elle se livra aux bécottages du salopiaud!

Et, une fois de plus, le droit de cuissage, cette infection de l'ancien régime, que les marchands de mensonges nous disent ensevelie sous les ruines de la Bastille, fut pratiquée carrément par le porc du quai National.

Turellement, quand il eut soupé de la petiote, il l'envoya à l'ours.

Mais la pauvrette ne l'avait pas compris ainsi! S'étant donnée, elle n'accepta pas d'être plaquée..., et elle s'arma d'un revolver!

Les copains savent le reste...

Et foutre, m'est avis que ce dénouement tragique va fiche la puce à l'oreille de tous les dégoûtants qui pratiquent le droit de cuissage!

—o—

Et de deux, maintenant : poussons une pointe en Belgique.

J'ai déjà jaspiné aux camaros de « l'état d'âme » particulier de quantité de prolos belges : ils sont arrivés au dernier cran de la patience!

Tellement que, depuis un an, y a eu là-bas, au bas mot, une vingtaine de patrons ou de contre-maîtres qui ont reçu des coups de revolver ou ont encaissé des bochons sérieux.

Y a presque pas de quinzaine où, ici ou là, on n'enregistre un de ces drames.

Voici le plus récent, mais ce coup ci, c'est deux prolos qui ont trinqué, tués par leur singe :

Il y a quelques semaines, le nommé Sirejacob, fabricant de toile à Ruisbroeck, un patelin qui perche près de Bruxelles, saquait deux de ses prolos, âgés, l'un de vingt-quatre, l'autre de vingt-cinq ans.

Ce fut la dèche noire pour les pauvres bougres : ils frappèrent aux portes de tous les bagnes mais, — soit qu'il n'y eut pas de turbin, soit que leur ancien singe les eut débiné, — nulle part ils ne trouvèrent d'embauche.

Alors, à bout de ressources, les deux malheureux allèrent relancer le patron Sirejacob et le supplièrent de les reprendre pour leur éviter la crevaison par la faim.

Satisfait de les avoir avili et les croyant domptés pour longtemps, le jean-foutre les rembaucha.

Evidemment, ils avaient le cœur fielleux!

Lundi dernier, ils demandèrent à sortir; mais comme, dans ce bondieu de bagne, les prolos sont rivés au turbin, l'autorisation leur fut refusée.

Ils sortirent quand même!

Les quotidiens bourgeois racontent que les deux turbineurs en profitèrent pour aller soiffer à l'estaminet voisin et qu'ils ne radinèrent au bagne qu'avec une paille dans le nez.

Ça peut être vrai..., comme ça peut être faux!

En rappliquant, dans un couloir du bagne les deux prolos se cognèrent dans la gueule du singe.

Que se passa-t-il?

Il est probable que le galeux les provoqua, leur posa une postiche, les engueula salement et, comme conclusion, il dut leur annoncer qu'il les foutait à la porte.

Agonisés de sottises, acculés à la misère, les deux pauvres bougres se rebiffèrent : l'un foutit une bafle au singe, tandis que l'autre empoignait un tisonnier pour lui fotter l'échine.

Sur ce, le patron sortit son revolver et, visant bien, il déquilla les deux turbineurs : l'un fut tué sur le coup et l'autre ne vaut guère mieux...

Le drame s'est-il déroulé comme je le raconte?

Il se pourrait que non! Y aurait rien de drôle à ce que le patron n'ait pas attendu de recevoir une taloche pour assassiner ses deux victimes.

Un patron est capable de tout!

Et, comme il reste le seul témoin, le bandit raconte l'histoire à son profit.

Le populo qui — s'il se laisse rouler souvent — ne manque pourtant pas de flair, a violemment manifesté l'exécration qu'il a pour le singe assassin : si le crapulard n'avait pas eu la protection de la police, il aurait passé un sale moment.

—o—

Et maintenant, une comparaison : tous les prolos belges qui ont pris pour cible leurs exploiteurs, et les ont plus ou moins moûchés, ont été bouclés illico et condamnés sans pitié.

Il n'en a pas été de même pour l'assassin Sirejacob : sa qualité de patron lui a valu les faveurs des marchands d'injustice et on l'a laissé en liberté!

Si bien que, si ça le démange, il pourra repiquer au truc et déquiller quelques autres de ses prolos.

Dam, au même prix, c'est un luxe à portée, — non de sa bourse — mais du canon de son revolver!

—o—

Que tout ça est affreux!

Il serait bougrement de saison que vienne la fin de ces horreurs.

Or pour ça, que faudrait-il?

C'est que nul n'ait la puissance, en vertu de son pognon ou de son autorité, de disposer du pauvre monde.

Le jour où les usines, au lieu d'être accaparées par les capitalos, ce qui fait que les prolos y sont menés à la trique et pressurés jusqu'à la gauche, seront devenues le bien de tous, y aura plus d'anicroche : on y vivotera sur un pied d'égalité, — et conséquemment en pleine liberté, car liberté et égalité ne sont que les deux faces d'une seule et même chose.

Et alors, c'en sera fini des drames de sang et de deuil!

On ne verra plus des singes, comme le Sirejacob, fusiller ses ouvriers, — pour la simple raison que les singes auront disparu de la circulation.

Et le contraire aussi sera inconnu : des prolos, tels des taureaux furibonds, affolés par l'exploitation et la mistoufle et fonçant sur les capitalos.

De même, on ne verra plus des porcs, kif-kif le contre-coup de Puteaux, pratiquer le féodal droit de cuissage : les copines, émancipées du mâle, n'auront plus à se venger d'avoir été violées d'abord et plaquées ensuite; l'intérêt ne décidera plus de leur cœur et l'amour soufflera où il voudra.

Et donc, on vivra les coudées franches, sans haine et sans gêne!

Et j'ajoute que si, aujourd'hui, les jean-fesse de la haute n'étaient pas tourneboulés par leur situation, l'appât du gain et une jalousie imbécile, ils se rendraient compte que, dans la garce de société actuelle, eux-mêmes n'y vivent pas en joie et en tranquillité; ils comprendraient qu'ils ont autant de profit à tirer que le populo d'un alignement social où le bien-être sera général;

Et foutre, au lieu d'être les acharnés défenseurs de la sale bicoque sociale, ils aideraient à son chambardement.

PETITES JOIES

L'ENQUÊTE DU DIPLOMATE

Un diplomate visite la forteresse de Montjuich.

Une cour.

Le diplomate. — Ainsi, ce sont ces jolies chambrettes si spacieuses et si bien aérées que nous venons de quitter qu'ils appellent leurs cachots! Les appétissantes salaisons qui embaument à l'office leur sont destinées! Et ils osent se plaindre?...

Le directeur de la forteresse. — Ils ont toutes les audaces!... Ah! il y a bien des gens qui voudraient avoir, comme eux, de la morue à discrétion. Moi-même, je suis loin d'en manger à tous mes repas... de la morue!... Et encore plus de boire du Porto...

Le diplomate. — Du Porto? Ils boivent du Porto?... Et leurs journaux prétendent qu'un jour, l'un d'eux, mourant de soif, but le pétrole de sa lampe!

Le directeur. — Oh! C'est très possible! Ces gens-là ont le génie du mal!... Le pétrole, d'ailleurs, est de première qualité!

Le diplomate. — C'est inouï! (Apercevant divers instruments de torture.) A quoi donc servent ces appareils... dans ce coin?

Le directeur. — Ce sont des jeux pour distraire les détenus... Ceci, tenez, c'est un casque... un jeu tout nouveau... breveté avec garantie du gouvernement, s'il vous plaît! On les gâte...

Le diplomate. — Tiens! une corde à nœuds...

Le directeur. — Ils adorent la gymnastique.

Le diplomate. — Voici, je crois, une petite forge?

Le directeur. — Elle leur sert à faire rougir les barres de fer que vous voyez là-bas... Ils ont la manie d'allumer leurs cigares avec.

Le diplomate. — Voilà une habitude bien curieuse!... Que font-ils de ces pinces?

Le directeur. — Il les ont demandées pour se faire les ongles...

Le diplomate. — Ah! des cordes de guitare!...

Le directeur. — Il y en a qui sont musiciens... fort bons musiciens!...

(On entend un cri déchirant.)

Le directeur. — Tenez, en voici un qui chante...

(Des hurlements horribles s'échappent d'un soupirail.)

Le directeur. — Bon! les voilà qui font enrager leurs gardiens!... Oh!...

Le diplomate. — Allons, je vois bien que tout ce qu'on m'a dit est faux. Mais pourquoi traiter si bien des bandits pareils?

Le directeur. — C'est une tactique... Quand on soupçonne un individu d'anarchisme, on va lui proposer le marché suivant : rester libre et pauvre ou venir ici et jouir de tout le confort désirable.

Le diplomate. — Ils préfèrent perdre leur liberté?

Le directeur. — Parbleu!... Et le pays est débarrassé! C'est simple! Malheureusement ce moyen humanitaire est aujourd'hui trop connu!... Tous les « sans-le-sou » se disent anarchistes pour goûter aux joies de la prison... L'étranger donne aussi, malgré les expulsions!... Toujours la concurrence!

Le diplomate. — Alors traitez-les moins bien...

Le directeur. — C'est ce que nous commençons de faire... Ainsi, l'autre matin, nous nous sommes vus obligés d'en fusiller cinq!

LE MALFAITEUR DE SEMAINE,
Georges-Georges.

Propagande à rebrousse-poil

Cheney est un petit patelin qui perche dans l'Yonne, pas loin de Tonnerre.

Et, tonnerre, là comme partout, les prolos en voient de dures!

Un millionnaire, qui n'a d'autre intelligence que le contenu de son coffre-fort, s'est fourré dans le cruchon d'être député.

Pourquoi pas? De plus buses que lui le sont bien!

Dans cet espoir, histoire de se rendre populaire, il a monté un sacré bagne où on fabrique de la galoche. Mais, la rapacité du capitalo lui fait perdre de vue ses plans de popularité : dans son usine, les ouvriers y sont traités kif-kif des bêtes de somme.

Y a surtout, dans la boîte, un contre-coup qui a réussi à se faire salement exécrer; sous-off en rupture de caserne y a pas de muflerie dont il ne soit capable.

Et foutre, si le capitalo n'a que lui comme agent électoral, il n'est pas près de devenir bouffe-galette et de se rincer au grand œil à l'abreuvoir de l'Aquarium.

Chamailleries entre guesdistes

Calais. — Cré pétard, je ne le serinerai jamais assez : c'est la politique, — cette cochonne de politique! — qui paralyse les énergies populaires, sème la zizanie et engendre la discorde et la haine entre bons bougres.

Ce qui arrive à Calais en est une sacrée preuve! il y a quelques années, les tullistes en pinçaient ferme pour le grand chambard et ils poussaient à la roue de la Sociale.

Puis, va te faire foutre, ils ont glissé dans la politicaillerie!

Petit à petit, grâce à Delcluze, un type dévoré d'ambition, finaud et roublard, le populo abandonna le terrain social et ne vit plus rien en dehors de cette couillonnade : la conquête des pouvoirs publics!

Delcluze avait pour lieutenant, Salembier, qui lui obéissait au doigt et à l'œil.

Tout marcha bien tant que l'assiette au beurre ne fut pas conquise. Mais, va te faire foutre! Voilà que, l'an dernier, aux élections municipales, les guesdistes se trouvèrent les maîtres de l'Hôtel-de-Ville.

Illico, la brouille se mit dans le ménage : Salembier fut bombardé maire et Delcluze qui avait guigné la place renauda salement.

La dispute s'est envenimée, au point que, ces jours derniers, y a eu une scission : Delcluze, patronné par la haute légumerie guesdiste, le CONSEIL NATIONAL, reste collecto orthodoxe, tandis que Salembier et ses copains ont déclaré se séparer des guesdistes et former dorénavant une section autonome.

Voilà où mène la politique!

Et c'est pourquoi les bons bougres, il faut s'en garer pire que de trente six mille choléras.

Veste électorale!

Toulon. — Les socialos à la manque ont perdu l'Hôtel de Ville; aussi, dans la bande, y a des pleurs et des grincements de dents!

Quant à ceux qui en pincent pour la votaillerie, ils ont pu s'en payer, ces derniers temps! Du 13 juin au 8 août, les tinettes ont été remplies et vidées six fois d'afilée.

Hélas, le nombre des votards n'augmente

pas! Aussi les ambitieux font un nez... Malgré tous les appels aux urnes, toutes les amorces jetées aux électeurs ; malgré que les candidats se soient déversés mutuellement des tombereaux d'ordures sur la tête, histoire d'intéresser la galerie ; malgré que tous aient juré de faire le bonheur du populo, le chiffre des votards n'a pas atteint la moitié des inscrits.

Les jean-foutre opportunards jubilent de la défaite des socialos politicards, ils concluent à la disparition des ferments de révolte et des idées de chambardement social.

Comme si ça avait le plus mince rapport!

La politique est — et restera — la négation du socialisme franc jeu.

Donc, la défaite des socialos de la Volière municipale est une question toute personnelle qui n'intéresse pas le populo.

Le problème n'est pas de savoir si nous serons gouvernés par des socios, des opportunards ou des réacs, — mais bien de ne plus être gouvernés du tout.

Cela seul importe réellement!

Or, que peut changer au mauvais sort du pauvre monde l'arrivée au pouvoir de tels ou tels?

Absolument rien!

Et on l'a vu à Toulon : depuis cinq ans les socialos jouaient aux princesses à l'Hôtel de Ville et ils n'ont pu améliorer la situation économique du prolétariat.

Est-ce mauvaise volonté?... Est-ce impuissance?...

Supposons que seule soit en cause leur impuissance, résultant de l'intervention du pouvoir central. Ça ne change rien à la chose!

Les naïfs votards qui avaient tablé sur la puissance réformatrice des socios, voyant que rien ne venait, ont — par un coup de tête — changé de berger.

La comédie reste la même; il n'y a eu que changement d'acteurs, — en un mot, c'est une nouvelle saison théâtrale qui s'ouvre.

Mais foutre, ce revirement ne signifie pas que le populo est content de son mauvais sort et qu'il en pince pour l'oppression et la misère.

Secouez-vous, les gas!

Estagel est un petit patelin où y a une floppée de bons fieux qui ont installé une bibliothèque.

Mais les bouquins moisissent trop sur les rayons. Pourquoi?

Est-ce négligence, trac ou jemenfoutisme?... Un peu l'un et l'autre, hélas!

Bondieu, voilà qui est bougrement triste! Ne serait-il pas plus chouette que les bouquins circulent tant et plus et aillent porter la bonne semence aux quatre coins du patelin.

C'est ça qui rendrait les fourches intelligentes!

Quant au percepteur et aux pandores, leur influence s'évanouirait, — disparaissant à mesure qu'augmenterait la circulation des chouettes flambeaux.

Larbin de Canovas!..

Valence. — Un type qui aurait dû naître en Espagne, c'est le juge d'instruction de Montélimar qui a essayé de poursuivre Panel comme affilié à une association de malfaiteurs dont le pauvre copain était le seul et unique associé.

Sûrement, s'il opérait à Montjuich au lieu de Montélimar, il aurait du succès et pourrait disputer au monstre Marzo l'horreur d'être un des plus hideux inquisiteurs de l'époque.

Quand Félisque a eu déblayé la région de sa néfaste présence, cet enjuponné a relâché Panel, — prouvant ainsi que l'arrestation du pauvre gas était sans la moindre excuse.

Puis, avant de le déboucler, la gueule fielleuse, il lui a bavé : « J'espère que ces 38 jours de prévention vous guériront de vendre le *Père Peinard*... »

Vraiment, mossieu le jugeur!

Pourquoi donc Panel lâcherait-il un turbin qui le fait vivoter, sans patron, tout en lui procurant le plaisir d'aider au décrassement des caboches enténébrées de préjugés.

Et vous voudriez qu'il plaque ce riche boulot?

Vous ne l'avez pas regardé!

Quelle compensation avez-vous à lui offrir? Se faire votre larbin?

Il ne bouffe pas de ce pain là!

Quant à vos autres prétentions, mossieu le jugeur, laissez-moi vous dire que vous ne savez pas votre métier : vous avez sériné à Panel qu'une déclaration de colportage, prise à la préfecture du département n'est pas valable dans toutes les communes de ce département?

Où diantre avez-vous vu ça?

Avant de poser à l'inquisiteur, apprenez votre métier... Ne serait-ce que pour éviter que vos copains de Paris se foutent de vous, comme ça vous est arrivé à propos de l'affaire de Panel.

Un magistrat de Paris, à qui vous avez demandé des tuyaux, haussait les épaules en feuilletant vos paperasses et s'est exclamé :

« Faut-il qu'ils soient désœuvrés en province!... »

Désœuvrement..., c'est vite dit, nom de dieu! Mais quand ce désœuvrement a pour conséquence l'embastillement de bons bougres, accomplis sans rime ni raison, ce n'est pas que du simple *désœuvrement*!

La Colère de Mâme Desjouis

Orléans. — Depuis que le *Père Peinard* a dévoilé ce qui se passe dans la boîte, la patronne est furibonde et la contre-maîtresse ne décolère pas.

Le ratichon de St-Donatien aura bien offert ses bons offices à sa chère amie, en retour des sous qu'elle a fait casquer pour acheter un saint, — mais, aurait-il même offert un cierge, c'est guère efficace contre le vieux gniaff!

La plus tordante est encore la contre-maîtresse : on parle de la museler, crainte qu'elle n'enrage.

— Pensez donc, un journal qui ose prendre la défense des exploités! Est-ce abominable! La police devrait empêcher ça....

Pauvre toupie! la police ne peut pas toujours empêcher la divulgation de la vérité, — malgré l'envie qu'elle en ait. Il faut donc vous faire une raison : c'est pas elle qui bouchera la gueule d'empeigne du *Père Peinard*.

Peut-être auriez vous plus de chance en le faisant excommunier par le curé de Saint-Donatien... Essayez donc! Comme dit cet autre : « Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal...»

En attendant, le *Père Peinard* est prohibé dans la boîte Desjouis. On avait d'abord songé à foutre à la porte toutes les bonnes bougresses qui le lisent, mais comme le nombre en est trop grand et que l'exploiteur serait le plus embarrassé si son bagne était vide, on a renoncé à cette mesure de rigueur. On se contente, quand une ouvrière lit le caneton à l'atelier, de le lui arracher des pattes et de le déchirer.

Pour se venger on a déjà foutu à la porte une des bonnes bougresses qui avaient envoyé faire foutre la bigote contre-maîtresse ou bien refusé de casquer pour le ratichon.

Ça c'est mal, tout à fait mal!

Chère mâme Desjouis, pourquoi être tant à cran contre le père Peinard? Lui, n'a de haine pour personne; c'est seulement les principes qu'il attaque; quand il dit que les femmes, comme les hommes, sont rendus mauvais par le principe d'autorité, c'est pas des bourdes qu'il jabotte.

Et, tenez, puisque vous connaissez votre évangile, je vas vous parler par paraboles. Ecoutez-moi :

En ce temps-là, dans une de ces hideuses maisons où on n'entend que pleurs et que grincements de dents, végétait et souffrait une jeunesse qui était une bonne fille. Elle avait le cœur sur la main et n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Et ça dura tant qu'elle resta l'égale des autres.

Mais, un jour, le démon d'autorité entra en elle : elle passa sous-maîtresse et son amabilité se changea en rosserie!

Elle prit goût à l'exploitation; elle se maria avec la bénédiction du curé et comme il y avait trop de bruit dans la hideuse maison elle changea de genre d'exploitation.

Eh bien! la bonne fille qui avait le cœur sur la main était estimable..., mais, une fois pervertie par le démon d'autorité, une fois mariée et devenue honorable, on n'en pouvait dire autant sur son compte....

Et, en vérité, je vous le serine : garez-vous de l'autorité et vous éviterez la méchanceté.

Despotisme de mair...daillon

Lens. — Les grosses légumes ayant fait alliance avec la réaction, la petite légumerie n'a pas tardé à emboîter le pas.

Le maire de Lens est un sacré spécimen de ces oiseaux-là; il court à la réaction comme un cochon à la vase.

Il est bon de dire que cet animal — pas le cochon, le maire, — est un des plus gros actionnaires des mines de Liévin; qu'il tient sous sa coupe une bonne armée de prolos et qu'il leur défend de bouger. C'est au point que quelques centaines de bons fieux ont été obligées de décaniller, ces dernières années, sous la pression capitaliste.

Ceux qui restent, soumis à une sacrée masturbation cérébrale, ne peuvent pas remuer et il leur est défendu de montrer le bout de leur pif dans une réunion.

A Liévin, aucun bistrot n'ose louer sa salle, crainte de déplaire aux exploiteurs qui tiennent toute la ville!

C'est à un point que Basly s'est vu assimiler aux collectos et aux anarchos et, dans Liévin, dont il est le député, il s'est vu refuser toutes les salles.

Mais revenons à notre birbe, le maire de Lens : pour samedi dernier les copains Favier et Wolke avaient emmanché une réunion où ils devaient traiter des « Crimes de Dieu ».

Quand mossieu le mâre a su ça, il s'est foutu dans une rage d'inquisiteur et il a interdit à l'afficheur de placarder l'affiche annonçant la réunion.

Donc, pas de réunion!

Mais le jean-fesse ne sait pas à qui il a affaire ; les copains ne se rebutent pas, ils organisent à nouveau la réunion pour le 25 août et c'est eux-mêmes qui tapisseront les murs de leurs affiches.

Le maire restera donc avec sa vacherie inutile.

En **Belgique**, la haine du militarisme prend des proportions galbeuses.

Dimanche dernier, à Bruxelles, des quatre coins de la Belgique le populo s'était amené en foultitude pour participer à une gigantesque manifestance anti-militariste, emmanchée par les socialos.

Un faramineux cortège a arpenté les rues : y avait au bas mot cent mille manifestants! Et ça foisonnait de drapeaux rouges et noirs et de grandes pancartes et bannières disant les désirs du populo : « *A bas l'impôt du sang! — Plus de guerres, soyons unis! — Les peuples sont frères!* — *Plus de coteries de chair humaine!*... etc. »

Certes, y aurait mèche de chiner!

Ces cent mille bons bougres qui sont venus afficher leur horreur de la guerre auraient pu s'y prendre plus efficacement et ne pas se borner à une simple procession.

Mais voilà, leurs chefs ne leur ont pas appris à avoir de l'initiative!

Enfin, faut pas être trop exigeants.

Il serait à souhaiter que les socialos de France soient aussi carrément anti-militaristes que leurs copains de Belgique.

Je t'en fous! Faut pas parler de ça : leur socialisme est tellement roupie qu'il s'assaisonne de patriotisme.

En **Russie**, sous la poigne du tsar, y a pas mèche que le populo bronche!

Les prolos des usines n'ont pas droit de se foutre en grève, sinon on les fourre au bloc et on les expédie en Sibérie, sans jugement.

Quant à avoir des idées subversives, c'est encore plus grave : sur le moindre soupçon, les bons bougres sont fichus au bloc et, par mesure administrative, envoyés au fin fond de la Sibérie Orientale, à la frontière de Chine.

C'est les mœurs de ce maudit empire que nos charognards républicains essaient de pratiquer en France.

Les arrestations arbitraires, les persécutions infectes, les horreurs de tout genre qui nous écœurent et nous indignent sont un des résultats de l'alliance franco-russe.

Ce n'est pas à dire que nos gouvernants et leurs policiers aient besoin d'aller prendre des leçons de crapulerie en Russie, foutre non! Mais, s'ils n'avaient pas eu l'exemple du despotisme russe et s'ils n'avaient pas eu le dada de se montrer dignes de l'amitié de Nicolas, peut-être leur charognerie n'eût-elle pas été si cynique.

Désormais, l'habitude est prise : non jean-foutre s'affirment républicains, parlent de la liberté, vantent la prise de la Bastille et agissent comme d'ignobles despotes.

La fréquentation du tsarisme leur a extirpé ce qui leur restait de jugeotte..., et il ne leur en restait pas épais, nom de dieu!

Aussi, maintenant, tout ce qui se passe en Russie est parfait!

Dernièrement, par mesure administrative, après deux ans de prévention, la police de Pétersbourg a condamné à cinq et dix ans de déportation dans la Sibérie Orientale une dizaine de bons bougres soupçonnés de socialisme.

La nouvelle en est arrivée à Paris, — et pas un républicain n'a protesté.

Quels cochons que ces salauds-là!

Flambeaux et Bouquins

Un chouette copain, Villeméjane, vient de se fendre d'une plaquette de VERS LIBRES où il a condensé les vibrations de son tempérament révolutionnaire.

A ceux qui se plaindraient que les vers du bon fieu n'ont pas la chatoyance des bulles de savon, manquent de belle forme et de riche sonorité, je leur répondrai que les poésies de Villeméjane ne sont pas des bulles de savon mais des cris de passion, de rêverie, de révolte ardemment sincères.

Et ça vaut mieux, foutre!

Les VERS LIBRES sont en vente chez Villeméjane, 6, rue Cotelier, Nîmes. — Prix : 1 franc.

On peut aussi se les procurer aux bureaux du *Père Peinard*.

Communications

Paris. — Maison du Peuple, 4, impasse Pers (47, rue Ramey), série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Vendredi 20 courant, à 8 h. 1/2 du soir, quatrième réunion publique.

Quatrième partie : Les Sans-Travail.

Chants libertaires par des camarades.

Lecture d'un manifeste par le camarade Prost.

Pour répondre aux appels de répression poussés par la presse bourgeoise au sujet de la mort du bourreau Canovas, le camarade E. Girault élaborera un nouveau moyen de propagande théorique.

Toutes les écoles sont invitées.

Entrée : 0 fr. 25.

— Syndicat indépendant des ouvriers cordonniers (cousu main), 17, rue Caulaincourt, lundi 23 août, à 8 h. 1/2 du soir, réunion.

Ordre du jour : L'œuvre du syndicat; ce qu'il a fait et ce qui est à faire.

— *Bibliothèque sociale de Montmartre*, 2, rue d'Orchampt.

Samedi 21 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Broussouloux.

Le samedi suivant, conférence par F. Pelloutier.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du *Père Peinard*; chez Lille, rue Burq.

Pré-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-propriétaire.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale. — Samedi 21 courant salle Montérémal, 35, rue de la République, réunion publique.

Sujets traités : Communisme libertaire et Socialisme étatiste.

Orateurs : Brunet, Marestan, Raubineau, Sadrin, etc.

Entrée 0 fr. 20.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anticléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Clichy-Levallois. — Les libertaires organisent pour le 23 août, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Téléphone, boulevard National, une réunion contradictoire à laquelle ils invitent tous les socialistes et les partisans de la grève générale.

Robineau prendra la parole. — Entrée libre.

Roubaix. — Les libertaires de Roubaix sont invités à se réunir le samedi 21 août, à la brasserie libertaire, 78, rue de Mouveaux.

Formation d'un groupe d'études.

Toulouse. — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont priés de se rendre le samedi soir, 22 courant, au café de France, boulevard de Strasbourg, au premier. Urgence.

St-Etienne. — Salle Bouchet Hyvert, anciennement Magand, rue Faure-Belon, dimanche 29 août, à 3 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale organisée par les libertaires de la région au bénéfice de l'Ecole libertaire.

Causerie par le compagnon Dumas sur l'Ecole libertaire.

Concert par une élite d'artistes; grand bal; superbe tombola.

Prix du billet : 0 fr. 30, donnant droit à l'entrée.

— Tous les camarades qui pourraient offrir des lots pour la tombola de la soirée familiale, ainsi que les artistes qui prêtent leur concours pour la soirée sont priés de se réunir le samedi 21 août, au café Mounier, place Chavanelle à 8 h. du soir.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Amiens. — Tous les camarades sont invités à se réunir dimanche 22 août, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Hem, pour s'entendre au sujet d'une soirée familiale.

Lille. — Dimanche 22 courant, au local habituel, soirée familiale au bénéfice de « la Cravache ».

Les lecteurs du « Père Peinard » sont invités.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Le Hâvre. — Les libertaires du Hâvre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le samedi 21 août, à 8 h. 1/2 du soir, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Causerie par un camarade, chants et poésies.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'élucider la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes. Marseille.

— Soirée familiale organisée par la Jeunesse Internationaliste, le 5 septembre à 8 h. 1/2 du soir dans la grande salle de la brasserie Noailles.

Concert, bal, causerie par Henri Dhorr.

— Le camarade Vidal prie les personnes qui auraient des lettres ou des communications à lui adresser de les envoyer rue de la République, passage des Folies Bergères, au bar des Vignobles.

Les copains s'y rencontrent.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

Mouscron. — Dimanche 22 août, à 4 h. 1/2 du soir, salle du Carrossier, rue des Moulins, conférence publique et contradictoire.

Sujet traité : La question Sociale.

Entrée gratuite.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 85, quai d'Orléans.

Petite Poste

R. Roanne. — J. Chalon sur Saône. — P. Beaune. — A. Estagel. — N. Hodimont. — B. Rich Hill. — G. Abbeville. — D. Neuville. — H. Alais. — A. Niort. — M. Tour du Pin. — P. par C. Grenoble. — B. Marseille. — M. Avignon. — N. Tonnerre. — V. Nîmes. — Gir..on Paris. — E. Lausanne. — B. Agen. — F. Amiens. — B. Bléré. — E. Montigny. — P. Milhau. — P. Reims. — M. Bruxelles. — O. Toulon. — G. Carmaux. — L. Orléans. — S. Roubaix. — B. Brest. — B. Angers. — P. St. Quentin. — H. St. Nazaire. — (Tobacconist, Londres; Buenos-Ayres, par T. N.) — Reçu règlements, merci.

— E. G. Marseille : donne-moi ton adresse, j'ai à t'écrire. Reçu tes deux lettres.

— Le camarade Montclard, arrivé de Barcelone à Genève, demande l'adresse de Joseph Thioulouze.

— H. St. Nazaire : Oui, j'ai reçu la lettre de M.; elle n'a pu encore passer vu le débordement de copie.

— P. St. Quentin : même raison pour l'astiquage du puant torchon.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :

G. Domarain 1 fr. — P. A. Angoulême 0.45. — Jean Vu 0.50.

Pour les BANNIS DE MONTJUICH : A. Estagel 0.50. — H. La Varenne 2 fr.

Reçu pour ETIÉVANT ; A. Estagel 0.50.

Reçu pour l'ECOLE LIBERTAIRE : Poirier et sa compagne, à Fourchambault, 1 fr.

AUX COPAINS de la RÉGION DU NORD

Les compagnons Favier et Wolke continueront leur tournée dans le Nord. En conséquence ils prient les copains et les groupes des localités de la région d'entrer en relations avec eux pour l'organisation de conférences.

S'adresser à Ch. Favier, Brasserie Libertaire, 78, rue de Mouveaux, Roubaix.

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard LES LIBERTAIRES, *paroles de E. Decrept, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.*

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien *qui leur en fourrera tant et plus.*

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROPRIOS *n'ont qu'à les réclamer à leur marchand*

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, *en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.*

S'adresser aux bureaux du Père Peinard *15, rue Lavieuville.*

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Franco
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'*Almanach du Père Peinard*, pour 1896	0.25	0.3
L'*Almanach du Père Peinard*, pour 1897, farci de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.3
L'*Art et la Révolte*, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.1
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La *Philosophie de l'Anarchie*, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La *Bibliographie de l'Anarchie*, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de *La Sociale, 1895* et *1896*, 76 numéros.....	7.50	8
Le *Père Peinard*, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce.

Militaire Professionnel, *prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.*

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris.

N° 44 LE PÈRE PEINARD, parait le Dimanche 22 Août 1897

Peau pour Peau !